

MARION
COCQUET
PIERRE-ANTOINE
DELHOMMAIS

AU BON VIEUX TEMPS



L'Éditions de
Observatoire



Au bon vieux temps

Marion Cocquet
Pierre-Antoine Delhommais

Au bon vieux temps

ISBN : 979-10-329-0361-2
Dépôt légal : 2018, octobre
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2018
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À la mémoire de Lucie Feuillaret,
morte le 17 juin 1883 à l'âge de 5 ans,
mordue par un loup enragé, deux ans
avant la découverte par Louis Pasteur
du vaccin antirabique.*

Sommaire

<i>Avant-propos</i>	11
1. Le temps des bonnes à tout faire.....	17
2. Le temps de l'homicide ordinaire.....	29
3. Le temps des arracheurs de dents	39
4. Le temps des vies cloîtrées	49
5. Le temps du grand méchant loup	61
6. Le temps des hivers meurtriers	73
7. Le temps des âges d'or imaginaires.....	85
8. Le temps du massacre des innocents.....	95
9. Le temps des glorieux corrompus	107
10. Le temps de la vraie malbouffe	115
11. Le temps des chats torturés	127
12. Le temps des hôpitaux de misère.....	137
13. Le temps des enfants violentés.....	147
14. Le temps des villes pestilentielles	157
15. Le temps de la chasse aux sorcières	167

16. Le temps de la mort en couches.....	177
17. Le temps des mousses-martyrs.....	187
18. Le temps des remèdes de bonne femme.....	199
19. Le temps du supplice en spectacle	211
20. Le temps des hommes malades de la peste ...	223
21. Le temps des corps crasseux.....	231
22. Le temps des morts de faim.....	241
 <i>Conclusion</i>	 253
<i>Bibliographie</i>	257
<i>Remerciements</i>	265

Avant-propos

L'idée de ce livre est née un soir de mai à la terrasse d'un café, place de l'Estrapade, à Paris, devant un verre de saint-nicolas-de-bourgueil. « Estrapade », le mot nous semblait joli, presque aussi joli que l'endroit et le moment, mais nous avions quelque doute sur sa signification exacte. Selon le *Larousse* : « supplice qui consistait à hisser le condamné en haut d'un mât et à le laisser tomber brusquement, un câble le retenant à quelque distance du sol ». Le *Littré* précise que place de l'Estrapade était dressée la potence au haut de laquelle on élevait le supplicié. Être passé en quelques siècles du spectacle des corps torturés à celui des couples d'amoureux attablés dans la douceur du printemps nous a paru être un indéniable progrès. Et nous a donné l'envie d'aller regarder d'un peu plus près la réalité du discours, ressassé à longueur de journée, selon lequel notre époque serait abominable, n'aurait jamais été aussi brutale, n'aurait jamais connu autant de tensions, de misère et d'inculture, selon lequel, en somme, c'était mieux avant.

Mieux placés que quiconque pour apprécier la vie menée dans les temps anciens par le plus grand nombre, et pas seulement par les privilégiés, les meilleurs historiens français – Philippe Ariès, Jean Delumeau, Pierre

Goubert, Marcel Lachiver, François Lebrun, pour n'en citer que quelques-uns – se sont toujours insurgés contre le mythe du bon vieux temps. Passablement agacés, profondément choqués par la présentation déformée et enjolivée – « historico-folkloriste », disait Pierre Goubert – couramment faite d'un passé qui, pour une immense majorité de la population française encore aux deux tiers paysanne au début du ^{xx}^e siècle, fut d'abord rythmé par la misère, la faim, la maladie, la violence, la souffrance et la mort.

On trouve un parfait exemple de ce passé idéalisé dans la célébration émue, par les critiques gastronomiques parisiens, des cuisines « traditionnelles », provinciales et rustiques – cuisines « des terroirs », goûteuses et authentiques que la malbouffe industrielle menacerait. La vérité est que le repas « traditionnel » de nos ancêtres se bornait à une soupe aux choux ou aux fèves dans laquelle on trempait des morceaux de pain de seigle rassis. La vérité est que dans lesdits terroirs, il était surtout « traditionnel » de « crever de faim », au sens littéral. De la même façon que, dans les jolies chaumières que la mémoire collective se représente volontiers avec leur petit panache de fumée, on « mourait de froid » – au sens propre là encore. Avant de devenir des formules imagées, ces deux expressions ont décrit la simple réalité. Sous le règne de Louis XIV, dont le roman national se plaît à célébrer la splendeur, plus de 100 000 personnes, sur une population de 20 millions d'habitants, moururent de froid, en deux mois et demi, lors du « Grand Hiver » de 1709, tandis que la grande famine des années 1693-1694 tua un million et demi de Français.

De faim, de froid, mais aussi de peste et de choléra, de rougeole, de scarlatine, de variole, de tuberculose,

de fièvres typhoïde et puerpérale, d'intoxications alimentaires, d'infections en tout genre : on mourait très jeune au bon vieux temps. L'espérance de vie moyenne à la naissance se situait en France à 25 ans en 1750. Elle était de 38 ans en 1850, 49 ans en 1900, 70 ans en 1960, elle est maintenant de 83 ans. Au milieu du ^{xvii}^e siècle, près d'un enfant sur trois mourait avant l'âge d'un an. En 1900, cette proportion s'élevait encore à 15 % et en 1950 à 5 %. Elle est aujourd'hui tombée à 3,5 %.

Selon la formule de Jean Fourastié, la mort fut longtemps au centre de la vie comme le cimetière était au centre du village. À l'époque de Molière, résumait-il, un père de famille qui avait eu la chance (assez rare) de vivre jusqu'à l'âge de 52 ans, avait, au cours de son existence, vu mourir dans sa famille directe (non compris les oncles, neveux, cousins germains) une moyenne de neuf personnes, dont un seul de ses grands-parents (les trois autres étant morts avant sa naissance), ses deux parents, deux ou trois de ses frères et sœurs, et deux ou trois de ses enfants. Outre les décès, il avait assisté à deux ou trois famines, connu deux ou trois épidémies meurtrières, sans oublier, bien sûr, qu'il avait souffert de façon quasi permanente de maux de dents, de coliques et des séquelles de blessures et de fractures qu'on ne savait pas soigner.

Mais à défaut d'être longue, l'existence, entend-on souvent dire, bénéficiait autrefois d'une tranquillité, d'une douceur que notre société actuelle, angoissée et stressée, ne connaîtrait plus. C'est oublier, comme l'a écrit l'historien Jean Delumeau, que les populations anciennes vivaient continuellement dans la peur. Peur de la peste, peur des guerres. Peur d'être attaqué et massacré par des troupes de brigands, peur pour les

femmes d'accoucher, d'être violées par des bandes de soldats en maraude ou dénoncées comme sorcières. Peur d'autrui, du voyageur de passage, du vagabond, peur de se rendre jusqu'à la ville voisine, peur d'être pris par les gardes en braconnant ou en ramassant du bois dans la forêt, peur d'être lourdement condamné par une justice aussi sévère qu'expéditive, peur d'être supplicié, torturé, décapité, peur de Satan, peur de Dieu, peur de tout.

Et quelle douceur de vivre purent connaître, au juste, les sept millions de Français morts en l'espace de quatre ans pendant la Peste noire ? Les enfants abandonnés, sous l'Ancien Régime, recueillis dans les hôpitaux et dont 90 % mouraient avant l'âge d'un an ? Les mineurs de fond du début du ^{xx}e siècle, dans les houillères du Nord ou de Lorraine, victimes des coups de grisou et de la silicose ? Les centaines de milliers d'habitants des bidonvilles à l'époque des Trente Glorieuses ? Quelle douceur de vivre, enfin, connurent les mousses de 12 ou 13 ans embarqués sur ces bateaux partant pour plusieurs mois pêcher la morue au large de l'Islande ou de Terre-Neuve et martyrisés par des marins ivres ? Pourtant, la nostalgie se porte bien : selon une enquête de l'Insee et du Cepremap, 70 % des Français souhaiteraient vivre à une époque révolue.

Dénoncer le mythe du bon vieux temps, ce n'est pas faire preuve d'un progressisme béat. C'est encore moins idéaliser le présent et perdre de vue que, pour des millions de Français, la vie quotidienne reste scandaleusement difficile. Minée par le chômage, la précarité, l'exclusion, le racisme, rongée par l'angoisse permanente des fins de mois et des découverts bancaires, des restrictions à faire sur les dépenses de santé ou d'alimentation. Cette souffrance sociale, choquante

dans un pays aussi développé que le nôtre, justifie les colères et les combats politiques. Dénoncer le mythe du bon vieux temps, ce n'est pas oublier que la pauvreté touche aujourd'hui 8 % de la population française. Mais c'est aussi rappeler que ce taux dépassait 15 % en 1960 et qu'une extrême misère, il y a soixante ans à peine, régnait dans les campagnes et chez les personnes âgées. Dénoncer le mythe du bon vieux temps, ce n'est pas oublier que 11 % de la population mondiale est toujours sous-alimentée aujourd'hui. Mais c'est aussi se souvenir qu'en 1800, neuf habitants de la planète sur dix souffraient de la faim, un sur trois en 1960 et encore un sur cinq en 1990. Ce n'est pas oublier que 7 % des Français maîtrisent mal la lecture et l'écriture, mais c'est rappeler que près des deux tiers d'entre eux, au moment de la Révolution, étaient incapables de signer un document de leur nom. Ce n'est pas juger vaines les préoccupations actuelles au sujet de l'environnement, mais c'est se souvenir que les Trente Glorieuses méritent aussi le titre de Trente Pollueuses et qu'en décembre 1952 le smog tua à Londres 5 000 personnes.

Dénoncer le mythe du bon vieux temps, enfin, ce n'est pas expliquer de façon absurdement angélique que nous vivons une époque formidable. Mais c'est dire tout de même que, lorsqu'on prend la peine avec les historiens de la comparer aux périodes passées, elle ne paraît pas aussi effroyable que certains voudraient le faire croire. On a beau regarder en arrière, on ne trouve en vérité aucun épisode, dans toute notre histoire, aussi peu violent que celui que nous connaissons en ce moment, sans la moindre guerre sur notre sol depuis soixante-dix ans. Aucune période où l'on ait été plus efficacement soigné qu'aujourd'hui, où le travail ait été moins pénible, la nourriture aussi variée, abondante et

peu coûteuse, l'habillement aussi bon marché. Où le bien-être matériel du plus grand nombre ait été aussi grand. Mais également aucune époque où la possibilité de s'informer, de se distraire, de se cultiver, de lire, de visiter des musées, d'écouter de la musique, de communiquer, de voyager ait été aussi vaste qu'aujourd'hui. Cela n'en fait certes pas une époque féerique. Mais cela suffit à ne pas regretter un bon vieux temps qui n'a jamais existé que dans la tête des déclinistes aigris.